

Claude Lefort, cet esprit réfractaire

LEMONDE.FR | 11.10.10 | 10h45 • Mis à jour le 11.10.10 | 12h02

Je devais avoir 15 ou 16 ans, élève de terminale dans un petit collège de l'Allier, intéressé par "*Les Temps Modernes*" et par Sartre, lorsque j'ai rencontré pour la première fois le nom de Claude Lefort : Sartre l'étrillait avec violence pour avoir osé mettre en doute que "le Parti" (communiste), c'était "la classe" (ouvrière). Impressionné par la véhémence de Sartre ("*si j'étais jeune patron, je serais lefortiste*") et par l'ingéniosité de sa dialectique, j'avais cependant retenu le nom de cet esprit réfractaire.

Plus tard, étudiant, j'ai appris ce qu'était le groupe "Socialisme ou barbarie" de Castoriadis et Lefort, issu du trotskisme et détaché de lui, source essentielle d'esprit critique en ces années-là. Des années après, à travers la revue *Textures*, en commun avec mon ami Claude Mouchard, je découvris avec admiration les pénétrantes analyses que Lefort menait sur la démocratie dans les cours qu'il donnait à Caen (tels que les avait retranscrits Marcel Gauchet) : la démocratie éclairée par l'analyse du totalitarisme, de son fantasme d'une société tout entière unifiée et supposée transparente, alors même qu'elle se soumettait à un pouvoir incorporé dans celui que Lefort, à propos de Soljenitsyne, devait plus tard nommer "l'égocrate". Puis vint la lecture de ses essais majeurs, sur Machiavel (auteur que lui avait fait découvrir Merleau-Ponty), sur Marx et les droits de l'homme, sur Tocqueville, sur H. Michaux, sur la bureaucratie.

C'est sans doute au début des années 1980 que je l'ai rencontré, et qu'a commencé notre amitié : une amitié difficile, traversée de brèves querelles dues à nos différences de sensibilité ou de rythme de vie et de parole. Puis, ces dernières années, une fréquentation plus confiante, une conversation que facilitait l'humour, venu atténuer ce que Lefort avait de volontiers tranchant dans l'énoncé des opinions sur le cours des choses et sur les personnes. D'abord irritable et intolérant devant ce qu'il percevait comme mon laxisme, ma "démagogie" (l'acceptation quasi insouciant des formes les plus choquantes du nivellement des personnes et des valeurs), mes moqueries à l'égard de la psychanalyse, il en venait je crois à mieux me percevoir.

Regardant la haute silhouette dont il était fier, écoutant sa voix forte, sa parole qui demandait à se développer jusqu'au bout (quand l'impatience parfois me gagnait), je continuais à me demander comment étaient nées et s'étaient affermies en lui la force, la confiance en soi, l'audace qui lui avaient permis, à diverses occasions, de tenir tête à des autorités intellectuelles qui en auraient réduit bien d'autres au silence ou à la conciliation. Claude Lefort était dénué de vanité ; mais ce qu'il pensait, au sens fort du verbe, lui et pas un autre, il l'affirmait nettement, sans craindre de blesser, de rompre avec des amis ou des compagnons. Sans craindre non plus, j'en ai fait l'expérience, de revenir sur un jugement dont il comprenait qu'il avait été précipité ("*Je suis un imbécile*" : c'est la phrase bouleversante – venant de lui – qu'il m'a dite un jour et qui a renforcé notre relation).

Lefort n'avait pas été un résistant héroïque ni un militant dévoué ; mais il avait su, face à des pensées, des textes ou à des situations, pousser sa réflexion jusqu'au point de complexité et de clarté où elle devenait capable de libérer ses auditeurs ou ses lecteurs, si eux-mêmes étaient capables d'en tirer profit.

Me parlant de son enfance, de son adolescence, de ses origines familiales divisées, Lefort me permettait, en évoquant des scènes restées très présentes à son esprit, de reconstituer l'émergence de son aptitude à s'affirmer, de ce qu'il avait très tôt éprouvé même comme le devoir d'exercer son libre jugement, de tenir sa place, de ne reconnaître que les autorités qu'il jugeait légitimes.

Jusqu'en 1942, Claude Lefort s'était appelé Claude Cohen, du nom de sa mère. Sans pour autant se considérer comme juif (sa mère non plus, paradoxalement, ne l'était pas), il ne pouvait qu'éprouver de la répugnance à la fois à l'égard des conventions de la société bourgeoise (sa grand-mère maternelle lui avait décrit la déchirure qu'y avait introduite l'affaire Dreyfus), et du régime fondé par Pétain sur la défaite de 1940. Il ne pouvait effacer de lui l'expérience consistant à ne pas être défini d'avance, à avoir à se penser en même temps qu'à penser ce qui se donnait à ses yeux, tel qu'il le voyait de sa place. Il évoquait ainsi un monsieur Segal, Juif d'origine russe, le père d'un de ses amis de lycée, en deux scènes. Dans la première, M. Segal confiait aux deux adolescents, dans les années 1930 : "*Le régime soviétique est abominable, c'est une*

oppression terrible". Il ne suffit pas d'entendre pareille phrase, venant d'un témoin fiable ; il faut être capable de l'entendre. Dans la seconde, Lefort allait chez son ami et y assistait inopinément à une scène dramatique : M Segal, interné à Drancy avant sa déportation, avait obtenu de sortir du camp le temps de rendre une dernière visite à sa femme mourante. Pâle et amaigri, il se tenait près du lit, en présence de policiers. Ce que Lefort avait vu à ce moment-là n'était pas un "traumatisme", ne lui dictait pas sa pensée : cela requérait de lui de la mettre en œuvre, d'en poursuivre obstinément le travail.

Sans doute Lefort était-il exceptionnellement intelligent (mais il connaissait bien les limites de l'intelligence elle-même) et sensible. Il était aussi attentif aux personnalités qu'il rencontrait, à leur style, à leur façon de s'affirmer. Au lycée Carnot, attiré comme physiquement par la personnalité du jeune professeur Merleau-Ponty, et inscrit dans sa classe de philosophie, il avait, après avoir fait un exposé sur la conception des stades du développement de l'enfant selon Piaget (dont il avait osé *in fine* mettre en question la rigidité), eu la surprise et la chance d'entendre le professeur lui dire : "*Vous êtes fait pour devenir philosophe*" – alors qu'il se sentait tout aussi bien attiré par la littérature. De cette élection ou de cette reconnaissance, Lefort a fait quelque chose, y compris lorsque encouragé par son professeur à proposer des textes aux *Temps Modernes*, il n'avait pas craint d'y critiquer certaines conceptions de Trotsky, ou de reconnaître immédiatement la valeur de témoignage irrécusable sur l'URSS du livre de Victor Kravchenko, *J'ai choisi la liberté*, à un moment de l'immédiate après-guerre où Merleau-Ponty était plus hésitant. Homme d'amitié et d'amour (il disait de sa mère qu'elle avait placé l'amour à la première place dans sa vie, et qu'elle en avait payé le prix), Claude Lefort savait aussi, à la fois instinctivement – de naissance – et par la raison, qu'on ne pense vraiment quelque chose qu'en acceptant, quand il le faut, d'être seul.

Pierre Pachet, professeur des universités, écrivain et essayiste

© Le Monde.fr | Fréquentation certifiée par l'OJD | CGV | Mentions légales | Qui sommes-nous ? | Charte groupe | Index | Aide et contact |

Journal d'information en ligne, Le Monde.fr offre à ses visiteurs un panorama complet de l'**actualité**. Découvrez chaque jour toute l'**info** en direct (de la politique à l'économie en passant par le sport et la météo) sur Le Monde.fr, le site de news leader de la presse française en ligne.
